

LA SOLITUDE DE NOAM CHOMSKY

Arundhati Roy - Préface de 'For Reasons of State'

‘Je ne m’excuserai jamais pour les Etats-Unis d’Amérique - quels que soient les faits, je m’en moque’.

Assise chez moi à New Delhi, en regardant un chaîne d’informations américaine faire sa propre promotion (‘Nous rapportons. Vous décidez’), j’imagine le sourire amusé aux dents ébréchées de Noam Chomsky.

Tout le monde sait que les régimes autoritaires, indépendamment de leur idéologie, utilisent les mass-médias pour leur propagande. Mais qu’en est-il des régimes démocratiquement élus du ‘monde libre’?

Aujourd’hui, grâce à Noam Chomsky et à ses compagnons analystes des médias, il est presque évident pour des milliers, peut-être des millions, d’entre nous que l’opinion publique dans les démocraties ‘d’économie de marché’ est fabriquée comme tout autre produit du marché de masse - savon, interrupteurs ou pain en tranches. Nous savons qu’alors que, légalement et conformément à la constitution, la parole peut être libre, l’espace dans lequel cette liberté peut être exercé nous a été volé et a été vendu aux enchères aux plus offrants. Le capitalisme néolibéral n’est pas simplement une affaire d’accumulation de capital (pour quelques-uns). C’est aussi une affaire d’accumulation de pouvoir (pour quelques-uns), d’accumulation de liberté (pour quelques-uns). Inversement, pour le reste du monde, les personnes qui sont exclues du conseil d’administration du néolibéralisme, c’est une affaire d’érision de capital, d’érision de pouvoir, d’érision de liberté. Dans ‘l’économie de marché’, la liberté de parole est devenue un produit de base comme un autre - la justice, les droits de l’homme, l’eau potable, l’air pur. Elle n’est disponible qu’à ceux qui peuvent se le permettre. Et naturellement, ceux qui peuvent se le permettre utilisent la liberté de parole pour fabriquer le genre de produit, le genre d’opinion publique qui convient le mieux à leur objectif. (Les informations qu’ils peuvent utiliser). La manière exacte avec laquelle ils font cela a été le sujet d’une bonne partie des écrits politiques de Noam Chomsky.

Le premier ministre Silvio Berlusconi, par exemple, a une participation majoritaire dans les principaux journaux, magazines, chaînes de télévision et maisons d’édition italiens. ‘En réalité, le premier ministre maîtrise environ 90% de l’audience télévisée italienne’ rapporte le Financial Times. Qu’est-ce qui fixe le prix de la liberté de parole? Liberté de parole pour qui? Il faut reconnaître que Berlusconi est un exemple extrême. Dans les autres démocraties - en particulier aux Etats-Unis - les magnats des médias, les puissants lobbys d’entreprise et les fonctionnaires sont imbriqués d’une manière plus élaborée, mais moins flagrante. (Les rapports de Georges Bush Jr avec le lobby pétrolier, avec l’industrie de l’armement et avec Enron, et l’infiltration d’Enron dans les institutions gouvernementales et les médias des Etats-Unis - tout ceci est maintenant de notoriété publique).

Après le 11 septembre 2001, et les frappes terroristes à New-York et Washington, le comportement flagrant des médias dominants en tant que porte-parole du gouvernement des Etats-Unis, leur étalage de patriotisme vengeur, leur empressement à publier les communiqués de presse du Pentagone comme des informations et leur censure explicite de l’opinion dissidente sont devenus l’objet d’un humour assez noir dans le reste du monde.

Ensuite, la Bourse de New-York s’est effondrée, les compagnies aériennes en faillite ont fait appel au gouvernement pour des renflouements financiers, et il a été question de lois de contournement manifestes afin de fabriquer des médicaments génériques pour combattre l’alerte à l’anthrax (beaucoup plus important et urgent, bien sûr, que la production de génériques pour combattre le sida en Afrique). Tout à coup, il a commencé à sembler que la liberté de parole et l’économie de marché pourraient venir s’effondrer à côté des tours jumelles du World Trade Center.

Mais bien sûr, cela n'est jamais arrivé. Le mythe continue.

Il y a cependant un aspect plus prometteur à la quantité d'énergie et d'argent qu'investit l'establishment pour gérer l'opinion publique. Il évoque une peur très réelle de l'opinion publique. Il suggère le souci perpétuel et pertinent que si les gens devaient découvrir (et comprendre entièrement) la véritable nature des choses qui sont faites en leur nom, ils pourraient agir selon cet acquis. Les personnes puissantes savent que les gens ordinaires ne sont pas toujours d'instinct impitoyables et égoïstes. (Quand les gens ordinaires pèseront les coûts et les avantages, une certaine conscience troublée pourrait facilement faire pencher la balance). C'est pour cette raison qu'ils doivent être protégés contre la réalité, élevés dans une atmosphère contrôlée, dans une réalité adaptée, comme des poulets d'élevage ou des cochons dans un enclos.

Ceux d'entre nous qui ont réussi à échapper à ce destin et qui creusent en grattant ça et là dans l'arrière-cour, ne croient plus tout ce qu'ils lisent dans les journaux et regardent à la télévision. Nous nous mettons au courant et cherchons d'autres façons d'arriver à comprendre le monde. Nous recherchons l'histoire jamais divulguée, le coup militaire mentionné en passant, le génocide non-signalé, la guerre civile dans un pays africain consignée dans une histoire sur une colonne d'un pouce à côté d'une publicité pleine page pour de la lingerie en dentelle.

Nous ne nous souvenons pas toujours, et bien des gens ne savent même pas, que cette façon de penser, cette acuité placide, cette méfiance instinctive à l'égard des médias, serait aux mieux une intuition politique et au pire une vague accusation sans l'analyse médiatique implacable et inflexible d'un des plus éminents esprits du monde. Et ceci n'est qu'une des manières par lesquelles Noam Chomsky a radicalement modifié notre compréhension de la société dans laquelle nous vivons. Ou devrais-je dire, notre compréhension des règles compliquées de l'asile d'aliénés dans lequel nous sommes tous des internés volontaires?

En parlant des attaques du 11 septembre à New-York et Washington, le président Georges W. Bush a désigné les ennemis des Etats-Unis 'ennemis de la liberté'. 'Les Américains demandent pourquoi ils nous détestent' a-t-il dit. 'Ils détestent nos libertés, notre liberté de religion, notre liberté de parole, notre liberté à voter, à nous rassembler ou à ne pas être d'accord les uns avec les autres. Si les habitants des Etats-Unis veulent une vraie réponse à cette question (par opposition à celle du manuel idiot de l'anti-américanisme, qui sont: 'Parce qu'ils sont jaloux de nous', 'Parce qu'ils détestent la liberté', 'Parce que ce sont des losers', 'Parce que nous sommes bons et qu'ils sont méchants', je dirais, lisez Chomsky. Lisez Chomsky sur les interventions militaires des Etats-Unis en Indochine, en Amérique Latine, en Irak, en Bosnie, en ex-Yougoslavie, en Afghanistan et au Moyen-Orient. Si le gens ordinaires aux Etats-Unis lisent Chomsky, peut-être leurs questions seraient-elles formulées un peu différemment. Peut-être serait-ce: 'Pourquoi ne nous détestent-ils pas plus que ça?' ou 'N'est-il pas étonnant que le 11 septembre ne soit pas arrivé plus tôt?'.

Malheureusement, en ces temps nationalistes, les mots comme 'nous' et 'eux' sont utilisés couramment. La frontière entre les citoyens et l'état est brouillée délibérément et avec succès, pas seulement par les gouvernements, mais aussi par les terroristes. La logique sous-jacente des attaques terroristes, comme celle des guerres de 'représailles' contre les gouvernements qui 'soutiennent le terrorisme' est la même: les deux punissent les citoyens pour les actions de leurs gouvernements.

(Une brève digression: Je me rends compte que ça se fait mieux pour Noam Chomsky, citoyen des Etats-Unis, de critiquer son propre gouvernement, que pour quelqu'un comme moi, citoyenne indienne, de critiquer le gouvernement des Etats-Unis. Je ne suis pas patriote, et je suis pleinement consciente que la vénalité, la violence et l'hypocrisie sont gravées dans l'âme plombée de chaque état. Mais lorsqu'un pays cesse d'être simplement un pays et devient un empire, alors, l'ampleur des opérations se transforme de manière radicale. Donc, permettez-moi de préciser que je parle en

tant que sujet de l'empire des Etats-Unis. Je parle comme une esclave qui se permet de critiquer son roi).

Si on me demandait de choisir une des contributions majeures de Noam Chomsky au monde, ce serait le fait qu'il a démasqué l'horrible univers manipulateur et sans pitié qui règne derrière cette 'liberté', mot rayonnant et magnifique. Il l'a fait de façon rationnelle et d'un point de vue empirique. La multitude de preuves qu'il a rassemblée pour élaborer ses arguments est phénoménale. Terrifiante, à vrai dire. La prémissse de départ de la méthode de Chomsky n'est pas idéologique, mais intensément politique. Il se lance dans sa série d'enquête avec une méfiance anarchiste instinctive à l'égard du pouvoir. Il nous emmène en voyage à travers le marécage de l'establishment des Etats-Unis et nous conduit à travers le labyrinthe vertigineux des couloirs qui relient le gouvernement, les grandes entreprises et la question de la gestion de l'opinion publique. Chomsky nous montre que des expressions telles que 'liberté de parole', 'économie de marché' et 'monde libre', n'ont pas grand chose, si pas rien, à voir avec la liberté. Il nous montre que, parmi les libertés innombrables revendiquées par le gouvernement des Etats-Unis, il y a la liberté d'assassiner, d'anéantir, et de dominer d'autres peuples. La liberté de financer et de parrainer les despotes et les dictateurs à travers le monde. La liberté d'entraîner, d'armer et de protéger les terroristes. La liberté de renverser les gouvernements démocratiquement élus. La liberté d'accumuler et d'utiliser des armes de destruction massive - chimiques, biologiques et nucléaires. La liberté d'entrer en guerre contre n'importe quel pays avec lequel il est en désaccord. Et, le plus terrible de tout, la liberté de commettre ces crimes contre l'humanité au nom de la 'justice', au nom de la 'vertu', au nom de la 'liberté'.

Le Procureur Général John Ashcroft a déclaré que les libertés des Etats-Unis 'ne sont pas une concession d'un gouvernement ou d'un document mais ... notre dotation de dieu'. Donc, au fond, nous sommes mis en présence d'un pays armé avec un mandat provenant du ciel. Peut-être que cela explique pourquoi le gouvernement des Etats-Unis refuse de se juger d'après les mêmes critères moraux d'après lesquels il juge les autres. (Toute tentative pour le faire est rejetée comme une 'équivalence morale'). Sa technique est de se présenter comme le géant bien-intentionné dont les bonnes actions sont condamnées par les intrigants autochtones des pays étrangers, dont il essaye de libérer les marchés, dont il essaye de moderniser les sociétés, dont il essaye d'émanciper les femmes, dont il essaye de sauver les âmes.

Peut-être que cette croyance en sa propre divinité explique également pourquoi le gouvernement des Etats-Unis s'est accordé le droit et la liberté d'assassiner et d'exterminer les gens 'pour leur bien'.

Lorsqu'il a annoncé les frappes aériennes des Etats-Unis contre l'Afghanistan, le président Bush Jr a dit, 'Nous sommes une nation pacifique'. Il a poursuivi en disant, 'Ceci est la vocation des Etats-Unis d'Amérique, la nation la plus libre du monde, une nation bâtie sur des valeurs fondamentales, qui rejette la haine, qui rejette la violence, qui rejette les assassins, qui rejette le mal. Et nous ne nous lasserons pas'.

L'empire des Etats-Unis repose sur des fondations macabres: le massacre de millions d'autochtones, le vol de leurs terres, et après ceci, l'enlèvement et l'asservissement de millions de Noirs d'Afrique pour travailler cette terre. Des milliers d'entre eux sont morts en mer tandis qu'ils étaient transportés comme du bétail en cage entre les continents. 'Volés à l'Afrique, amenés en Amérique' - le 'Buffalo Soldier' de Bob Marley contient un univers entier de tristesse indescriptible. Il parle de la perte de dignité, de la perte de désert, de la perte de liberté, de l'amour-propre brisé d'un peuple. Le génocide et l'esclavage fournissent les bases sociales et économiques de la nation dont les valeurs fondamentales rejettent la haine, les assassins et le mal.

Voici Chomsky, dans l'essai 'The Manufacture of Consent', sur la fondation des Etats-Unis d'Amérique:

Durant les festivités de Thanksgiving il y a quelques semaines, j'ai fait une promenade avec des amis et de la famille dans un parc national. Nous sommes tombés par hasard sur une pierre tombale, qui avait l'inscription suivante: 'Ci-gît une femme indienne, une Wampanoag, dont la famille et la tribu ont donné d'eux-mêmes et leur terre afin que cette grande nation puisse naître et grandir'.

Bien sûr, il n'est pas tout à fait exact de dire que la population autochtone a donné d'elle-même et sa terre à cette noble fin. Elle a plutôt été massacrée, décimée et dispersée au cours d'une des plus grandes opérations de génocide de l'histoire humaine... que nous célébrons tous les mois d'octobre lorsque nous honorons Colomb - lui-même boucher notable - au Columbus Day.

Des centaines de citoyens américains, des gens bien intentionnés et convenables, s'attroupent régulièrement près de cette pierre tombale et la lisent, apparemment sans réaction, sauf, peut-être, le sentiment de satisfaction qu'enfin, nous donnons une certaine reconnaissance méritée aux sacrifices des autochtones... Ils réagiraient peut-être différemment à supposer qu'ils visitent Auschwitz ou Dachau et qu'ils trouvent une pierre tombale indiquant: 'Ci-gît une femme, une Juive, dont la famille et le peuple ont donné d'eux-mêmes et leurs biens pour que cette grande nation puisse grandir et prospérer'.

Comment les Etats-Unis ont-ils survécu à leur atroce passé et émergé dans une odeur si douce? Pas en l'admettant, pas en réparant, pas en s'excusant auprès des Noirs américains ou des Américains de naissance, et certainement pas en changeant ses méthodes (maintenant, ils exportent leurs cruautés). Comme la plupart des autres pays, les Etats-Unis ont réécrit leur histoire. Mais ce qui distingue les Etats-Unis des autres pays, et les place loin devant dans la course, c'est qu'ils se sont assurés les services de l'entreprise publicitaire la plus puissante et la plus prospère du monde: Hollywood.

Dans la version à succès du mythe populaire en tant qu'histoire, la 'bonté' des Etats-Unis a atteint son plus haut niveau pendant la deuxième guerre mondiale (alias la guerre de l'Amérique contre le fascisme). Perdu dans le vacarme du son de la trompette et du chant de l'ange, il y a le fait que quand le fascisme était en plein progrès en Europe, le gouvernement des Etats-Unis a véritablement détourné le regard. Lorsque Hitler exécutait son pogrom génocidaire contre les Juifs, les fonctionnaires américains ont refusé l'entrée aux réfugiés juifs fuyant l'Allemagne. Les Etats-Unis ne se sont engagés dans la guerre qu'après que les Japonais aient bombardé Pearl Harbour. Etouffé par les bruyants hosannas, il y a leur acte le plus barbare, en fait l'acte le plus féroce dont le monde ait jamais été témoin: le largage de la bombe atomique sur des populations civiles à Hiroshima et Nagasaki. La guerre était presque finie. Les centaines de milliers de Japonais qui ont été tués, les innombrables autres qui ont été invalidés par des cancers pour les générations à venir, n'étaient pas une menace pour la paix mondiale. C'était des civils. Exactement comme les victimes des bombardements du World Trade Center et du Pentagone étaient des civils. Exactement comme les centaines de milliers de personnes qui sont mortes en Irak en raison des sanctions dirigées par les Etats-Unis étaient des civils. Le bombardement de Hiroshima et de Nagasaki était une expérience froide et délibérée exécutée pour faire une démonstration de la puissance de l'Amérique. A ce moment-là, le président Truman l'a présenté comme 'la plus grande chose de l'histoire'.

On nous dit que la deuxième guerre mondiale était une 'guerre pour la paix'. La bombe atomique était une 'arme pacifique'. On nous invite à croire que la force de dissuasion nucléaire a empêché une troisième guerre mondiale. (C'était avant que le président Georges Bush Jr ne suggère la 'doctrine de frappe préventive'. Y a-t-il eu un débordement de paix après la deuxième guerre mondiale? Il y avait assurément la paix (relative) en Europe et en Amérique - mais considère-t-on cela comme une paix mondiale? Pas tant que les guerres féroces par personnes interposées menées dans les pays où vivent les races de couleur (Chinetoques, Nègres, Asiatiques,...) ne sont pas considérées comme des guerres du tout.

Depuis la deuxième guerre mondiale, les Etats-Unis ont été en guerre contre ou ont attaqué, entre autres pays, la Corée, le Guatemala, Cuba, le Laos, le Vietnam, le Cambodge, la Grenade, la Libye, El Salvador, le Nicaragua, Panama, l'Irak, la Somalie, le Soudan, la Yougoslavie et l'Afghanistan. Cette liste devrait également comprendre les opérations clandestines du gouvernement des Etats-Unis en Afrique, en Asie et en Amérique Latine, les coups d'Etat qu'il a manigancé, et les dictateurs qu'il a armé et soutenu. Elle devrait comprendre la guerre soutenue par les Etats-Unis d'Israël au Liban, dans laquelle des milliers de personnes ont été tuées. Elle devrait comprendre le rôle clé joué par l'Amérique dans le conflit au Moyen-Orient, dans lequel des milliers de personnes sont mortes pour combattre l'occupation illégale du territoire palestinien par Israël. Elle devrait comprendre le rôle de l'Amérique dans la guerre civile en Afghanistan dans les années 80, dans laquelle plus d'un million de personnes ont été tuées. Elle devrait comprendre les embargos et les sanctions qui ont causé directement, et indirectement, la mort de centaines de milliers de personnes, le plus visiblement en Irak.

Mettez tout cela ensemble, et cela donne tout à fait l'impression qu'il y a eu une troisième guerre mondiale et que le gouvernement des Etats-Unis était (ou est) un de ses principaux protagonistes. La majorité des essais dans *For Reasons of State* de Chomsky concerne l'agression des Etats-Unis au Sud-Vietnam, au Vietnam du Nord, au Laos et au Cambodge. C'est une guerre qui a duré plus de douze ans. 58.000 Américains et à peu près deux millions de Vietnamiens, de Cambodgiens et de Laotiens ont perdu la vie. Les Etats-Unis ont déployé un demi million de troupes au sol, ont largué plus de six millions de tonnes de bombes. Et pourtant, bien que vous ne le croiriez pas si vous regardiez la majorité des films d'Hollywood, l'Amérique a perdu la guerre.

La guerre a commencé au Sud-Vietnam et s'est ensuite propagée au Vietnam du Nord, au Laos et au Cambodge. Après avoir mis en place un régime satellite à Saigon, le gouvernement des Etats-Unis s'est invité pour combattre l'insurrection communiste - les guérilleros Viêt-cong qui s'étaient infiltrés dans les régions rurales du Sud-Vietnam où les villageois les cachaient. C'est exactement le modèle que la Russie a reproduit quand, en 1979, elle s'est invitée en Afghanistan. Personne dans le 'monde libre' n'a aucun doute sur le fait que la Russie a envahi l'Afghanistan. Après la glasnost, un ministre soviétique des affaires étrangères a même qualifié l'invasion soviétique de l'Afghanistan 'd'illégale et d'immoral'. Mais il n'y a pas eu d'introspection de cette sorte aux Etats-Unis. En 1984, dans une stupéfiante révélation, Chomsky a écrit:

Depuis 22 ans, j'ai fouillé dans le journalisme et le savoir dominant pour trouver une quelconque allusion à une invasion américaine du Sud-Vietnam en 1962 (ou n'importe quand) ou à une attaque américaine contre le Sud-Vietnam, ou à une agression américaine en Indochine - en vain.

Il n'y a pas d'événement de ce genre dans l'histoire!

En 1962, l'armée de l'air des Etats-Unis a commencé à bombarder le Sud-Vietnam rural, où vivait 80% de la population. Le bombardement a duré plus d'une décennie. Des milliers de personnes ont été tuées. L'idée était de bombarder sur une échelle assez colossale que pour provoquer une migration affolée des villages vers les villes, où les gens pourraient être retenus dans des camps. Samuel Huntington y a fait référence en tant que processus 'd'urbanisation'. (J'ai étudié l'urbanisation lorsque j'étais à l'école d'architecture en Inde. Je ne sais pas pourquoi, je ne me souviens pas que le bombardement aérien faisait partie du programme). Huntington - célèbre aujourd'hui pour son essai *Le choc des civilisations*? - était à ce moment-là président du Conseil des Etudes Vietnamiennes du Groupe Consultatif sur le Développement du Sud-Est Asiatique. Chomsky le cite décrivant le Viêt-cong comme 'une force puissante qui ne peut pas être chassée de sa circonscription aussi longtemps que la circonscription continue d'exister'. Huntington a continué en conseillant 'l'usage direct de la puissance mécanique et conventionnelle' - autrement dit, pour écraser une guerre populaire, éliminer les gens. (Ou peut-être, pour actualiser la thèse - afin d'éviter un choc de civilisations, anéantir une civilisation).

Voici un observateur de l'époque sur les limites de la puissance mécanique de l'Amérique: 'Le problème est que les machines américaines ne sont pas à la hauteur de la tâche consistant à tuer les soldats communistes, sauf dans le cadre d'une tactique de terre brûlée qui détruit tout le reste aussi'. Ce problème a été résolu maintenant. Pas avec des bombes moins destructrices, mais avec un langage plus inventif. Il y a une façon plus élégante de dire 'qui détruit tout le reste aussi'. L'expression est 'dommages collatéraux'.

Et voici un compte-rendu de première main de ce que les 'machines' de l'Amérique (Huntington les appelaient 'instruments de modernisation' et les officiers d'état-major du Pentagone les appelaient 'bomb-o-grams') peuvent faire. Il est de T.D. Allman, survolant la Plaine des Jarres au Laos. Même si la guerre au Laos se terminait demain, le rétablissement de son équilibre écologique pourrait prendre plusieurs années. La reconstruction des villes et des villages totalement détruits de la Plaine pourrait prendre autant de temps. Même si cela était fait, la Plaine pourrait pendant longtemps se révéler périlleuse pour l'habitation humaine en raison des centaines de milliers de bombes non-explosées, de mines et d'objets piégés.

Un vol récent aux environs de la Plaine des Jarres a laissé voir ce que moins de trois années de bombardement américain intensif peut faire à une région rurale, même après que sa population civile ait été évacuée. Dans de vastes régions, la couleur tropicale primaire - vert vif - a été remplacée par un motif abstrait de couleurs métalliques noires et brillantes. Une bonne partie du feuillage restant est rabougri, ternie par les défoliants.

Aujourd'hui, le noir est la couleur dominante des étendues du nord et de l'est de la Plaine. Du napalm est régulièrement largué pour brûler l'herbe et les broussailles qui recouvrent la Plaine et garnissent ses nombreux ravins étroits. Les feux semblent brûler continuellement, produisant des rectangles de couleur noire. Durant le vol, des panaches de fumée ont pu être vus, s'élevant depuis les régions fraîchement bombardées.

Les routes principales, arrivant dans la Plaine depuis le territoire sous contrôle communiste, sont impitoyablement bombardées, apparemment de manière ininterrompue. Là, et le long du bord de la Plaine, la couleur dominante est le jaune. Toute la végétation a été détruite. Les cratères sont innombrables... La région a été si souvent bombardée que la terre ressemble au désert grêlé et retourné dans les zones touchées par la tempête dans le désert nord africain.

Plus vers le sud-est, Xieng Khouangville - la ville autrefois la plus peuplée du Laos communiste - est vide, détruite. Dans le nord de la Plaine, le petit lieu de vacances de Khang Khay a également été détruit. Autour du terrain d'aviation à la base de King Kong, les couleurs principales sont le jaune (du sol retourné) et le noir (du napalm), allégées par des taches de rouge et de bleu vif: des parachutes utilisés pour larguer des provisions.

Les derniers habitants locaux ont été embarqués par transports aériens. Des potagers abandonnés qui ne seraient jamais récoltés poussaient à proximité de maisons abandonnées, les assiettes toujours sur les tables et les calendriers toujours aux murs.

(Les oiseaux morts, les animaux carbonisés, les poissons massacrés, les insectes incinérés, les sources d'eau empoisonnées, la végétation détruite ne sont jamais comptés dans les 'coûts' de la guerre. L'arrogance de la race humaine à l'égard des autres êtres vivants avec lesquels elle partage cette planète est rarement mentionnée. Tout cela est oublié dans les combats pour les marchés et les idéologies. Cette arrogance causera probablement la perte définitive de l'espèce humaine).

La clé de voûte de *For Reasons of State* est un essai intitulé *The Mentality of the Backroom Boys* (La mentalité des travailleurs de l'ombre), dans lequel Chomsky présente une analyse complète extraordinairement souple des *Pentagon Papers*, lesquels, dit-il, 'fournissent la preuve par écrit d'un complot pour utiliser la force dans les affaires internationales en violation de la loi'. Ici aussi, Chomsky prend note du fait qu'alors que le bombardement du Vietnam du Nord est examiné en

long et en large dans les Pentagon Papers, l'invasion du Sud-Vietnam mérite tout juste d'être mentionné.

Les Pentagon Papers sont fascinants, pas en tant que documents de l'histoire de la guerre des Etats-Unis en Indochine, mais en tant qu'aperçu des idées des hommes qui l'ont élaborée et exécutée. C'est passionnant d'être au courant des idées qui étaient lancées, des suggestions qui étaient faites, des propositions qui étaient émises. Dans une section intitulée *The Asian Mind - The American Mind* (L'esprit asiatique - L'esprit américain), Chomsky examine le débat sur la mentalité de l'ennemi qui 'accepte stoïquement la destruction des richesses et la perte de vies', alors que 'Nous voulons la vie, le bonheur, la richesses, la puissance, et que pour nous 'la mort et les souffrances sont des choix irrationnels quand il existe des alternatives'. Donc, nous apprenons que les pauvres asiatiques, vraisemblablement parce qu'ils ne peuvent pas comprendre la signification du bonheur, des richesses et de la puissance, invitent l'Amérique à amener cette 'logique stratégique à sa conclusion, qui est le génocide'. Mais ensuite, 'nous' nous dérobons parce que 'le génocide est un fardeau terrible à supporter'. (Finalement, bien sûr, 'nous' avons poursuivi et avons de toute façon exécuté un génocide, et ensuite avons fait comme si rien ne s'était passé).

Bien sûr, les Pentagon Papers contiennent aussi un certain nombre de propositions modérées. Les frappes ciblant la population (en soi) sont non seulement susceptibles de créer une vague de dégoût contre-productive à l'étranger et chez nous, mais d'augmenter énormément le risque d'étendre la guerre avec la Chine et l'Union Soviétique. La destruction des écluses et des barrages pourrait toutefois ... -si elle est bien gérée - offrir un espoir. Elle devrait être examinée soigneusement. Une telle destruction ne tue ni ne noie pas les gens. Une inondation superficielle du riz occasionne, après un certain temps, une famine considérable (plus d'un million?) à moins que des vivres ne soient fournies - ce que nous pouvons proposer de faire 'à la table de conférence'. Couche par couche, Chomsky démonte complètement le processus de prise de décisions des fonctionnaires du gouvernement des Etats-Unis, pour révéler l'âme du coeur impitoyable de la machine de guerre américaine, totalement isolée des réalités de la guerre, aveuglée par l'idéologie et disposée à anéantir des millions d'être humains, des civils, des soldats, des femmes, des enfants, des villages, des villes entières, des écosystèmes entiers - avec des méthodes de violence scientifiquement affinées.

Voici un pilote américain parlant des joies du napalm.

Nous sommes vachement contents de ces chercheurs anonymes de Dow. Le produit initial n'était pas assez chaud - si les Asiates étaient rapides, ils pouvaient l'enlever en grattant. Donc, les chercheurs ont commencé à ajouter du polystyrène - maintenant, ça colle comme de la merde à une couverture. Mais alors, si les Asiates sautaient dans l'eau, cela cessait de brûler, donc ils ont commencé à ajouter du Willie Peter (phosphore blanc) afin que cela brûle mieux. Il brûlera même sous l'eau maintenant. Et une seule goutte est suffisante, cela continuera à brûler jusqu'à l'os afin qu'ils meurent de toute façon d'un empoisonnement au phosphore.

Donc, les chanceux Asiates étaient anéantis pour leur bien. Plutôt morts que rouges.

Noam Chomsky ... introduisant sa formule à Chennai en novembre 2001. Il a parlé du '11 septembre et de ses conséquences'.

Grâce aux charmes séduisants d'Hollywood et à l'appel irrésistible des mass-médias de l'Amérique, après toutes ces années, le monde considère la guerre comme une histoire américaine. L'Indochine a fourni la toile de fond tropicale luxuriante contre laquelle les Etats-Unis a joué ses fantasmes de violence, a essayé sa dernière technologie, a complété son idéologie, a examiné sa conscience, s'est tourmenté à propos de ses dilemmes moraux, et s'est occupé de sa culpabilité (ou a fait mine de le faire). Les Vietnamiens, les Cambodgiens et les Laotiens n'étaient que des accessoires du scénario. Anonymes, sans visage, humanoïdes aux yeux bridés. Ce sont juste des gens qui sont morts. Des Asiates.

La seule véritable leçon que le gouvernement des Etats-Unis a apprise de son invasion de l'Indochine est la manière d'entrer en guerre sans engager les troupes américaines et risquer les vies américaines. Donc maintenant, les guerres sont menées avec des missiles de croisière à longue portée, des Black Hawks, et des 'bunker busters'. Des guerres dans lesquelles les 'alliés' perdent plus de journalistes que de soldats.

Quand j'étais enfant, j'ai grandi dans l'état du Kerala, dans le sud de l'Inde - où le premier gouvernement communiste élu démocratiquement du monde a accédé au pouvoir en 1959, l'année de ma naissance - être une Asiate m'inquiétait terriblement. Le Kerala n'est qu'à quelques milliers de miles à l'ouest du Vietnam. Nous avions aussi des jungles, des rivières, des rizières et des communistes. Je ne cessais d'imaginer ma maman, mon frère et moi nous faire souffler des buissons par une grenade, ou faucher, comme les Asiates dans les films, par un marine américain avec des bras musclés, un chewing gum et une musique de fond assourdissante. Dans mes rêves, j'étais la fille brûlée de la célèbre photo prise sur la route de Trang Bang.

Etant donné que j'ai grandi entre la propagande américaine et la propagande soviétique (qui se neutralisaient plus ou moins l'une l'autre), quand j'ai lu Chomsky pour la première fois, je me suis dit que sa collection de preuves, leur quantité et son acharnement, étaient un peu - comment dire? - insensés? Même le quart des preuves qu'il avait compilé aurait été suffisant pour me convaincre. Je me demandais pourquoi il avait besoin d'en faire tellement. Mais maintenant, je comprends que l'ampleur et l'intensité du travail de Chomsky est un baromètre de l'ampleur, de l'étendue et de l'acharnement de la machine de propagande contre laquelle il se bat. Il est comme le bupreste qui vit dans le troisième casier de ma bibliothèque. Jour et nuit, j'entends ses mâchoires qui écrasent le bois, le réduisant en fine poussière. C'est comme s'il n'était pas d'accord avec la littérature et qu'il voulait détruire la structure même sur laquelle elle repose. Je l'appelle Chompsky.

Etre un américain travaillant en Amérique, écrivant pour convaincre les Américains de son point de vue doit vraiment être comme d'avoir à creuser des galeries à travers du bois dur. Chomsky fait partie d'une petite bande d'individus qui combattent une industrie toute entière. Et cela le rend non seulement brillant, mais héroïque.

Il y a quelques années, dans un entretien émouvant avec James Peck, Chomsky a parlé de son souvenir du jour où Hiroshima a été bombardé. Il avait seize ans:

Je me souviens que je ne pouvais littéralement parler à personne. Il n'y avait personne. Je me suis juste éloigné tout seul. J'étais à ce moment-là en colonie de vacances, et quand je l'ai appris, je me suis éloigné dans les bois et je suis resté seul environ deux heures. Je n'ai jamais pu en parler à personne et je n'ai jamais compris la réaction de qui que ce soit. Je me sentais totalement isolé. Cet isolement a donné naissance à un des plus grands, et des plus radicaux, penseurs publics de notre époque. Et lorsque le soleil se couchera sur l'empire américain, comme ça, comme il se doit, le travail de Noam Chomsky survivra.

Il montrera d'un doigt froid et incriminant l'empire impitoyable et machiavélique aussi cruel, pharisaïque et hypocrite que ceux qu'il a remplacés. (La seule différence est qu'il est armé d'une technologie qui peut punir le monde par un genre de dévastation jamais rencontrée dans l'histoire et que la race humaine ne peut se mettre à imaginer).

Etant donné que j'aurais pu être Asiate, et qui sait, peut-être en tant qu'Asiate potentielle, il est rare qu'une journée se passe durant laquelle je ne me retrouverai pas à penser - pour une raison ou pour une autre - 'Chomsky Zindabad' (Vive Chomsky).